

Le machiavélisme : violation ou expression des droits des citoyens ?

DAOUDA KONÉ

*Docteur en Philosophie Politique et Sociale
Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Daoudakone285@gmail.com*

Résumé :

Les lois politiques machiavéliennes nous prescrivent d'agir dans le sens de la valorisation de la dignité humaine, du respect de la liberté et des droits des citoyens. En effet, selon Machiavel, l'homme politique qui met au-devant de ses actions le bien-être du peuple ou l'intérêt général ne peut subordonner les intérêts publics aux biens personnels. Son philosophe, loin d'être le lieu de la violation des droits et libertés des citoyens, est un ferment, une boussole pour tous les princes souhaitant apporter à leurs concitoyens le bonheur. Il est l'exaltation même des droits des peuples.

Mots-clés : Droits des citoyens, Politique, Virtù, Fortuna, Dignité humaine, Liberté, Pouvoir, Humanisme.

Abstract:

The machiavelian political laws recommend us to act in the sens of human dignity valorisation, the respect of freedom and the legitimate state. In fact, according to Machiavel, the statesman who favors the welfare of his people or the highest interest of the nation cannot subordinate them to his selfish and personal interests. His political philosophy is ferment, a compass for all the countries willing to bring their people happiness. He is the advocator of the people rights.

Keywords: Human rights, Politics, Virtù, Fortuna, Human dignity, Freedom, Power, Humanism

Introduction

Machiavel entend faire déposer à la politique son attachement traditionnel à la morale, et lui donner un nouveau statut, celui du réalisme, c'est-à-dire la politique détachée totalement de la morale, des valeurs canoniques et axiologiques. L'effectivité d'une telle ambition exige de la politique qu'elle s'affranchisse de toute pesanteur morale, pour s'affirmer elle-même. Pour ce faire, Machiavel préconise

des méthodes hors d'usage commun, des mesures an-éthiques, et des pratiques qui, sommes toutes, promeuvent moins la dignité humaine et les droits des citoyens et des peuples.

C'est justement dans cette logique que depuis plus de quatre cent cinquante ans qui nous sépare de Machiavel, sa pensée continue de susciter émois et bouleversements dans la philosophie politique. Ses détracteurs ou adversaires s'accordent à dire que, le machiavélisme est non seulement liberticide, mais il revendique l'aviilissement du citoyen, la fin de vie. Le Florentin est vu comme le sempiternel panégyriste de la violence dans la gestion des affaires politiques. Ainsi, « *Machiavel est mort il y a plus de quatre cent cinquante ans, mais son nom, aujourd'hui encore, demeure symbole de la ruse, de la duplicité et de l'exercice de la mauvaise foi dans le domaine de la politique. Celui que Shakespeare appelle « Machiavel-le-meurtrier » n'a jamais cessé d'être un objet de haine pour les moralistes de tous bords, conservateurs aussi bien que révolutionnaires. (...) Conservateurs ou révolutionnaires, tous semblent d'accord pour reconnaître que les maux dont la doctrine de Machiavel est porteuse constituent pour les fondements moraux de la vie politique, l'une des menaces les plus dangereuses qui soient.* »¹ En un mot, la pensée de Machiavel est synonyme de mise à mort de l'homme, de l'humain. Il existe, en conséquence, une certaine méfiance à l'égard de la théorie machiavélienne.

Les théories de Machiavel semblent faire l'apologie des moyens immoraux, ignominieux pour la conquête et la conservation de l'État. Ce qui intéresse le Florentin, ce n'est pas tant le bonheur du peuple, mais le pouvoir. Et, pour lui, tous les moyens sont bons pour parvenir à cette fin. Ils s'appuient justement sur des passages des ouvrages du Secrétaire florentin. Le penseur Italien, selon ces personnes, n'a pas de borne dans son processus d'acquisition du pouvoir. Parfois même, « l'auteur pousse jusqu'au blasphème ses recommandations ou suggestions. Dans le *Prince*, notamment, les passages à tonalité machiavélique ne manquent pas. »² Pour constater cet état de fait, besoin n'est pas de parcourir pendant longtemps ses

¹ Quentin SKINNER, *Machiavel*, traduit de l'anglais et post face par Michel Plon, Paris, Éditions Ellipses, 2002, p. 15.

² *Idem*, p. 5.

ouvrages en l'occurrence le *Prince*. Voyons plutôt quelques-unes de ces étranges insinuations : (pour posséder en toute sécurité les États qu'on a conquis, il suffit d'éliminer la lignée du prince qui les dominait [*basta avere spenta la linea del principe che gli dominava*], parce que pour tout le reste si l'on conserve leur ancienne condition et que l'on ne bouleverse pas les mœurs, les hommes vivront tranquillement. N. MACHIAVEL, 1996 a) Par ces propos, le philosophe semble conseiller au prince de piétiner les droits et libertés fondamentaux de ses sujets. En vérité, à ce niveau, le Florentin paraît sans vergogne vu qu'il professe que la politique n'est pas le règne des bons sentiments, mais elle est toujours, au contraire, un rapport de force, le lieu par excellence de l'assujettissement des sujets, du bafouement du droit des peuples. Or, la réalité politique que Machiavel présente n'est pas un produit de son imagination, mais bien ce qu'il a pu constater ou découvrir. Sa découverte, il l'a faite dans les livres de ses prédécesseurs, mais aussi et surtout dans la situation socio-politique de l'Italie. Ainsi, nous nous retrouvons face à une situation paradoxale, qui suscite moult questionnements. Dès lors, doit-on restreindre le machiavélisme au rejet des droits des citoyens ? Telle est la question centrale. Ne peut-on pas inférer que Machiavel a été condamné par contumace ? N'est-ce pas à tort que les adversaires de Machiavel, qui étaient cramoisi de colère, l'ont réprimandé ? Quelle lecture pouvons-nous faire de la philosophie de Machiavel dans son rapport aux droits et libertés humains ? Plus précisément, l'approche machiavélienne de la politique ne pourrait-elle pas servir de paradigme à une conduite efficace des princes dans l'optique de promouvoir les droits des citoyens ? Telles sont les questions subsidiaires qui sous-tendent cette réflexion. Ces questions dont les réponses animeront réflexivement les grands moments de cette contribution, ont pour objectif de situer sur l'enjeu de la philosophie machiavélienne pour nos sociétés actuelles.

Dans notre argumentaire, qui se fonde sur la méthode analytique et critique, nous nous efforcerons de mettre au goût du jour les griefs, ou du moins les reproches formulés à l'égard du philosophe machiavélien, dans la première. La deuxième partie, quant à elle, indiquera que la pensée politique du philosophe italien Nicolas Machiavel vise uniquement le bien-être du peuple. À la réalité, elle est

le visage de l'humanisme. De ce fait, elle souffre d'une méconnaissance.

I- L'approche machiavélienne de la politique : la silhouette du cynisme

Il est évident que la doctrine philosophique de Machiavel rime avec critiques, reproches, scandales et contestations. Effectivement, s'il se positionne dans la philosophie politique du Florentin une filiation trop évidente entre sa doctrine et sa renommée mitigée et étrange, il se joue en fait la caractérisation de l'œuvre machiavélienne et la détermination de sa postérité. La pensée machiavélienne revêt d'énormes critiques, allant des plus acerbes, véhémentes aux moindres. Il est certain que, les constructions philosophiques de Machiavel jouissent d'une grande méfiance de la part de bons nombres de penseurs, ceux qu'on appellera pourfendeurs et détracteurs du Florentin.

Avant d'aller plus loin, nous disons que, pour mieux appréhender les reproches faits à la philosophie machiavélienne, il faut procéder par l'analyse du « machiavélisme », terme sujette à polémique nécessitant un effort de compréhension. En effet, *(la plupart du temps, lorsqu'un terme en -isme se forge à partir d'un nom d'un auteur, c'est parce que la postérité a eu l'intuition qu'elle pourrait découvrir dans son œuvre des éléments de doctrine susceptibles d'inspirer les hommes et d'être pérennisés par un enseignement. Mais le machiavélisme n'est pas appréhendable à la manière du platonisme, du kantisme ou encore du marxisme : bien que l'œuvre machiavélienne partage avec ces grandes élaborations théoriques une authentique prétention à la vérité, ce terme vise, en effet, autre chose que la « philosophie de Machiavel ». Communément entendu, le machiavélisme désigne aussi bien la face sombre de la doctrine du Florentin qu'une attitude à l'égard du pouvoir connue et pratiquée bien avant lui. Plutôt qu'une doctrine philosophique, il évoque, dans la conscience vague que chacun est susceptible d'en avoir, un caractère ou un tropisme, si ce n'est un symptôme ou une perversion : on emploie ordinairement « machiavélique » dans l'ordre politique comme on le ferait pour « sadique » dans l'ordre moral. Cela tient à l'attitude qualifiée (et méjugée) par ce terme, puisqu'elle se*

caractérise comme un esprit de conquête et de conservation du pouvoir reposant sur l'absence de scrupules et sur la résolution d'employer tous les moyens pour triompher, y compris ceux qui sont moralement répréhensibles, tels que la violence, la ruse et la trahison. T. MENISSIER, 2019 a)

Machiavel fait l'apologie des moyens immoraux, ignominieux pour la conquête et la conservation de l'État. Ce qui intéresse le Florentin, ce n'est pas tant le bonheur du peuple, mais le pouvoir. Et, pour lui, tous les moyens sont bons pour parvenir à cette fin. Ils s'appuient justement sur des passages des ouvrages du Secrétaire. Le penseur, selon ces personnes, n'a pas de borne dans son processus d'acquisition du pouvoir. Parfois même, (l'auteur pousse jusqu'au blasphème ses recommandations ou suggestions. Dans le *Prince*, notamment, les passages à tonalité machiavélique ne manquent pas. T. MENISSIER, 2019, b). Pour constater cet état de fait, besoin n'est pas de parcourir pendant longtemps ses ouvrages en l'occurrence *Le Prince*. Voyons plutôt quelques-unes de ces étranges insinuations : (pour posséder en toute sécurité les États qu'on a conquis, il suffit d'avoir éliminé la lignée du prince qui les dominait [*basta avere spenta la linea del principe che gli dominava*], parce que pour tout le reste si l'on conserve leur ancienne condition et que l'on ne bouleverse pas les mœurs, les hommes vivront tranquillement. N. MACHIAVEL, 1996, b) Ou encore, « Les hommes doivent être caressés ou anéantis [*gli uomini si debbono o vezzeggiare o spegnere*]. Ils se vengent en effet des offenses légères, mais ne le peuvent des graves ; si bien que l'offense faite à un homme doit l'être de façon à ne pas craindre sa vengeance. »³ Et, il ne s'arrête pas là. Voyons plutôt : (certains pourraient se demander d'où provint qu'Agathocle et d'autres du même genre, après des trahisons et des cruautés infinies, put vivre longtemps en sécurité dans sa patrie et se défendre des ennemis extérieurs, et que jamais ses concitoyens ne conspirèrent contre lui [...]. Je crois que cela provient de la cruauté bien ou mal employée [*Credo che questo advenga dalle crudeltà male usate o bene usate*]. On peut nommer « bien employées » (si du mal il est permis de dire du bien) les cruautés qui se font tout d'un coup, en vertu de la nécessité de sécurité [*quella...che si fanno ad un tratto per la necessità dello*

³ *Idem*, p. 114.

assicurarsi], et sur lesquelles on n'insiste pas après coup, mais que l'on convertit pour le plus grand profit possible de ses sujets [ma si convertono in più utilità de 'subditi che si puo]. « Mal employées », ce sont celles qui, même rares au début, croissent avec le temps au lieu de s'éteindre. Ceux qui se comportent de la première manière peuvent, avec l'aide de Dieu et des hommes, avoir quelques remèdes à leur disposition [Coloro che osservano el primo modo, possono con Dio e con gli uomini avere allo stato loro qualche rimedio], comme en eut Agathocle ; pour les autres, il est impossible qu'ils se maintiennent. N. MACHIAVEL, 1996, C)

Mieux encore, la leçon majeure émise dans le chapitre XV du *Prince*, jette un froid glacial sur le lecteur tellement elle est crue, ou du moins cruelle. Dans ce chapitre, le Florentin estime que ce qui devrait attirer les dirigeants, ce n'est pas tant les valeurs cardinales, les thèses marquées du sceau de la vertu, mais plutôt la *verita effettuale della cosa*, la vérité effective de la chose politique. Ce qui importe pour le Florentin, dans la vie politique, c'est bien la crudité des choses ; il est judicieux pour le politique de se contenter de la réalité des choses. Il ne doit aucunement pas chercher à les embellir ou à les orner. Pour enfoncer le clou, le Florentin affirme, « *que celui qui délaisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire apprend plutôt à se perdre qu'à se sauver. En effet, l'homme qui en toutes choses veut faire profession de bonté se ruine inéluctablement parmi tant d'hommes qui n'ont aucune bonté. De là il est nécessaire à un prince, s'il veut se maintenir au pouvoir, d'apprendre à pouvoir n'être pas bon.* »⁴

La thèse qui ressort de ces différentes phrases machiavéliennes est : la figure ou la plume de Machiavel est sans aucun doute le symbole et la révélation de "la fécondité du mal". Ce qui intéresse le Florentin ce n'est pas tant le scrupule mais l'habileté, l'efficacité. C'est justement ce qui justifie ces propos acerbes de Voltaire à l'égard de Machiavel. Selon Voltaire, le machiavélisme est l'incarnation de la politique en tant que domaine ou lieu du « mal ». Pour corroborer cette idée, écoutons-le parlant de Machiavel : (un homme donne au monde des leçons d'assassinats et d'empoisonnement et son traducteur ose nous parler de sa dévotion ! FREDERIC II, 1985). Pour Voltaire, le Florentin a servi, ou du moins

⁴*Idem*, p. 75

à mis au-dessus de toutes les valeurs humaines l'utile au détriment de l'honnêteté, de la vérité, de la sagesse.

Aussi, la pensée philosophique du Florentin rompt-elle avec tous les paradigmes historiques et politiques traditionnels. Contrairement à ces prédécesseurs, qui faisaient la promotion des valeurs morales, de la vertu et de *l'iréal politique* (la politique marquée de la vertu et de la morale), le Florentin quant à lui, privilégie *la réal politique*. Avec lui, la politique ne vise que les intérêts et les résultats. Outre ce fait, ses détracteurs l'accusent d'opportunisme. Ainsi, ils estiment que, ses leçons, ou du moins le machiavélisme est amplifié et motivé par les circonstances personnelles du Florentin. Le Secrétaire se trouvant dans une situation fort déplorable, c'est-à-dire isolé et mis à l'écart avec l'avènement des Médicis au pouvoir, se verra dans l'obligation d'attirer l'attention de ces derniers en demeurant dans leurs grâces. Pour ce faire, il n'hésita pas à préconiser des méthodes les plus détestables et ignominieuses qui puissent exister.

Les moralistes reprochent à Machiavel de fonder, par le canal de ses préceptes, une société dépourvue de valeurs référentielles telles que : le bien, la morale, les bonnes mœurs. En effet, pour ces derniers, le Florentin fait une mauvaise analyse en revendiquant l'émancipation de la politique vis-à-vis de la morale. Selon eux, dire que la politique a sa propre morale en dehors de la morale classique, s'est cautionner ou encourager les ignominies, les atrocités et les crimes de tous ordres. Cette thèse machiavélienne est d'autant plus absurde qu'elle donne naissance aux régimes totalitaires, qui tyrannisent et martyrisent leurs peuples. Selon eux, il est incongru de penser que, la politique et la morale sont antinomiques d'autant plus que pour la fondation et la consolidation d'une bonne cité, politique et morale doivent cohabiter. Cette thèse est une lapalissade pour eux. À ce niveau de notre raisonnement, la confrontation entre Machiavel et les moralistes comme Grotius, Voltaire, Frédéric II ou encore Kant s'avère, sur ce sujet, éclairante.

Les recettes machiavéliennes témoignent de l'inhumanité qui caractérise le Florentin. À bien des égards, le chancelier italien, de par ses conseils, pourrait être taxé d'immoral, d'an-éthique. Toute personne humaine doit se méfier de sa doctrine. Effectivement, en partant du présupposé que les hommes, ou du moins que la plèbe est d'un acabit mauvais, pour conseiller au prince de « supprimer ceux

qui vous peuvent ou doivent nuire »⁵, le Secrétaire fait preuve d'une méchanceté criante lui-même. Car, point n'est besoin d'exercer des contraintes physiques et morales sur ses concitoyens au motif qu'ils sont mauvais ou méchants. En demandant à son prince d'employer des méthodes hautement immorales, hors d'usage commun, drastiques et draconiennes, le philosophe apparaît comme un véritable sanguinaire n'hésitant pas à faire l'apologie des pratiques les plus sordides, inhumaines et soporifiques qui soient. D'autant plus qu'il semble justifier les régimes dictatoriaux et tyranniques.

Il fait montre d'une ignominie avérée en bouleversant l'ordre « morale »,⁶ qui existait. Il étonne de par son charme pour les crimes, les assassinats, les meurtres, en ce sens qu'il affirme que, ces pratiques suscitées sont des moyens par excellence d'acquisition et de conservation du trône. Selon lui, il n'y a aucun mal à occire, à user des mécanismes moralement inadmissibles, parce qu'il n'y a ni bien ni mal en soi ; ce qui compte, c'est le résultat. Autrement, on peut partir du mal pour aboutir au bien ; et une fois le bien atteint, on saura vous pardonner le mal passé. Ainsi compris, « Machiavel pense que le souverain qui serait toujours bon ne manquerait pas de perdre le pouvoir consécutivement à des initiatives de ceux qui ne sont pas. »⁷ Pour donner un sens à ses théories a priori diaboliques, l'auteur des *Discours* avance la thèse qu'il n'y a pas une chose ou une action qui soit bien ou qui soit mal en soi. Seul le résultat de l'action permettra de dire qu'une action est bonne ou non. Avant l'action, on ne peut présupposer de sa bonté ou non. Selon le philosophe florentin, « tout bien considéré, on trouvera certaine chose qui apparaît une vertu, et qui, à la pratiquer sera sa chute, et telle autre qui semblera un vice et qui, à la pratiquer, lui procure sécurité et bonheur. »⁸ Machiavel renchérit : « *dans les actions de tous les hommes et surtout des princes, où il n'est pas de tribunal à qui recourir, on considère la fin. Qu'un prince donc s'efforce de vaincre et de conserver son pouvoir, les moyens seront toujours jugés honorables et loués de tous, car le vulgaire est convaincu par les apparences et par l'issue des choses.* »⁹

⁵ MACHIAVEL, *Le prince*, Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 1996, p.94

⁶ (C.) ZAKKA et (T.) RENISSIER, *Machiavel*, Paris, PUF, 2001, p. 124

⁷ THERRIEN & al, *Éthique et Politique. Liberté et pouvoir*, Québec, Éd. Gaëtan morin, 1989, p. 247.

⁸ Nicolas MACHIAVEL, « Le prince », in *Œuvres Complètes*, Introduction par Jean Giono, Édition Établie et Annotée par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, 1952, p. 365.

⁹ *Idem*, p. 381.

Dans l'État machiavélien, les lois visent l'intérêt particulier du prince, les mensonges, les ruses et toutes sortes d'artifices pour enlever au peuple son ardeur, sa promptitude, sa force, d'où sa vertu narcotique ou soporifique. Tel se résume la maxime machiavélienne : la fin justifie les moyens.

Si l'on veut parvenir au sommet du pouvoir et y demeurer aussi longtemps que possible, alors que l'on soit moins ami à la morale ou au bien, parce que « qui veut faire profession de bien risque sa propre perte. »¹⁰ Mieux, le penseur conseille au prince de faire de la violence son fidèle compagnon, étant donné que les hommes jouissent d'une nature ou d'un tempérament très chaud aucune tempérance ne peut les amadouer ou les attendrir. Du coup, pour arriver à les adoucir et vivre en paix, seule la violence est efficace. Raison pour laquelle, il soutient : « si l'on veut qu' [...] une république vive longtemps, il est nécessaire de la ramener souvent vers son origine. »¹¹ Pour le Florentin, la violence est le sein maternel de tout ordre institutionnel puisqu'aucun État ne peut se consolider sans elle.

Cependant, il est évident que la violence loin de garantir la paix installe la terreur, la peur et l'horreur. La violence s'insère dans le hiatus laissé par les tumultes internes que le philosophe demande cruellement au prince d'entretenir. Pour convaincre son prince de l'efficacité de ses préceptes, il lui livre plusieurs modèles politiques parmi lesquels : Agathocle de Sicile. Ce dernier, « réunit un matin le peuple et le Sénat de Syracuse comme s'ils avaient eu à délibérer sur des affaires relevant de la république, et à un signal convenu, il fit tuer par ses soldats tous les Sénateurs et les plus riches du peuple : ceux-là morts, il (...) demeura sans aucune controverse civile. »¹² Après cette monstruosité, personne ne pût s'opposer à lui durant son règne.

À parcourir les livres de Machiavel, on se rend compte que ses modèles politiques sont reconnus pour leur monstruosité, leur cruauté et leur penchant exagéré pour la violence. On peut citer entre autres, César Borgia qui a fait exécuter Remire d'Orque son ministre après que celui-ci eut éliminé tous les adversaires du Duc ; Liveroto de Ferro s'adonna, quant à lui, a beaucoup de crimes pour conserver son trône. Le Florentin incite, ainsi, au parricide, au génocide, aux trahisons, aux

¹⁰ *Ibidem*

¹¹ T. BERNIS, « L'origine de la loi chez Machiavel », in *L'Enjeu Machiavel*, Paris, PUF, 2001, p. 132.

¹² Nicolas MACHIAVEL, *Le prince*, Paris, GF, 1980, pp. 119-120.

cruautés, à la férocité. De la sorte, il met en exergue deux modèles de prince : l'un qui a coûté à son État la stabilité du fait de sa douceur et de sa tendresse et l'autre fort de sa férocité et de sa cruauté sauva sa patrie de l'anarchie. Ainsi, selon lui, Scipion, doux et compatissant, ne put empêcher en Espagne une révolte terrible de ses soldats. En n'usant que de moyens très moraux, il laissa couler en vain beaucoup de sang.

Également, le machiavélisme signifie la fin de l'État de droit, de la vie. La politique machiavélique est à n'en point douter, une quête perpétuelle du pouvoir, de l'intérêt personnel du prince. Le machiavélisme est au service des tyrans et des despotes. Il est, pour ainsi dire, à la recherche effrénée des voies et moyens susceptibles de réussir le pillage des ressources nationales. L'ensemble des préceptes de Machiavel, contenu dans ses ouvrages, précisément dans *Le prince* sont destinés aux tyrans. C'est donc à juste titre que Frédéric II, pense qu'il est effroyable et terrifiant de vivre au sein « d'un État où règnerait un prince comme Machiavel prétend le former. »¹³ Machiavel, est un partisan constant de la tyrannie. C'est pour cette raison que son œuvre, plus de quatre siècles après, continue d'inspirer bons nombres de tyrans et de despotes à travers le monde.

Si aux dires de Spinoza, Machiavel a laissé pour la postérité des préceptes et des (avis très salutaires. B. SPINOZA, 1966), il est aussi salutaire d'avouer que le philosophe n'a pas laissé une philosophie immaculée. Dans cette logique, Merleau-Ponty n'hésitera pas à parler de Machiavel comme une grande déception et d'une profonde diabolisation. À ce propos écoutons le penseur : comprendre Machiavel dans sa folie, c'est qu'« on s'accommoderait d'un cynique qui nie les valeurs ou d'un naïf qui sacrifie l'action. On n'aime pas ce penseur difficile et sans idole. »¹⁴ Selon lui, le machiavélisme se conjugue avec la malhonnêteté, la grendinerie et la mauvaise foi.

En somme, nous retenons que Machiavel, du fond de son exil, atteint d'une éclampsie, a accouché des préceptes ou principes inhumains et dégradants. La caporalisation du pouvoir par le prince favorise, pour sa survie, tous les comportements qui portent atteintes aux droits humains. En effet, le machiavélisme ordonne la violation

¹³ FRÉDÉRIC II, « L'anti machiavel », in *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1985, p. 78.

¹⁴ MERLEAU-PONTY, *Notes sur Machiavel* : communication au congrès "umanesimo e scienziapolitica", Rome-Florence, Septembre 1949.

des droits des citoyens dans la mesure où la paix et la sécurité sont menacées. Les citoyens-sujets n'ont guère la liberté d'expression, de religion et de représentation puisque les contraintes ou intimidations du monarque ne les libèrent pas de la torpeur, disons de l'esclavage.

L'on comprend pourquoi, avant John Locke, David Hume, J.-J. Rousseau, Montesquieu etc. qui sont considérés comme des précurseurs de la déclaration des droits de l'homme, Machiavel a été dédaigné. L'homme, qui revendique des actes inhumains mettant fin aux libertés civiles et politiques, méprisait-il ou méconnaissait-il les Droits des Citoyens ? Le vin que l'écharon (c'est-à-dire Machiavel) servait au prince est-il seulement du venin ? En quoi peuvent donc consister les vertus purgatives du machiavélisme qui semble faire de lui un précurseur des droits de l'homme ?

II-Le machiavélisme, le creuset de la promotion des droits des citoyens.

Une lecture approfondie, objective et dépouillée de toutes sortes de préjugés ou de stéréotypes, nous donne de constater que réduire la pensée machiavélienne au « machiavélisme » serait une perception tronquée et erronée d'autant plus qu'elle ne serait fondée sur aucune réalité.

Ce qui préoccupe Machiavel, c'est de bâtir un pouvoir fort et souverain capable non seulement de résister aux assauts expansionnistes des pays voisins, mais aussi de garantir l'équilibre et la cohésion sociale. La fin recherchée par Machiavel a toujours été « d'élever l'Italie au rang d'État. »¹⁵ Pour réussir ce pari, il faut incontestablement user de tous les moyens en vue d'endiguer ou de contenir toutes les velléités et assauts des pays étrangers, qui ont intérêts à la désunion, à la mésentente entre les fils et filles d'Italie. C'est ce qui explique le « vibrant appel contre l'envahisseur »¹⁶ qu'il ne cesse de lancer. La chose qui avait plus d'importance pour Machiavel c'était la cause nationale. Pour parvenir à ce résultat, aucun sacrifice ne doit être ignoré. Ce qui attristait davantage le Florentin,

¹⁵Friedrich HEGEL, « La constitution de l'Allemagne (1800-1802) », in *Écrits politiques*, traduit de l'allemand par Michel Jacob, Paris, Champ Libre, 1977, p. 118.

¹⁶ Christian BEC, « Préface », in *Œuvres de Machiavel*, Traduction Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 1996, p. XXIX.

c'est que sa patrie soit victime de l'oppression étrangère. Et, Machiavel montre son dédain pour cette domination destructive et liberticide des envahisseurs. Il le dit en ces mots : « L'Italie a été piétinée par le Roi Charles, pillée par le Roi Louis, violée par le Roi Fernand et déshonorée par les suisses. »¹⁷ Les grandes puissances vont se partager l'Italie entre elles dans l'irrespect totale de la souveraineté de l'Italie. Le culte des intérêts privés fondement de la guerre à la Renaissance est ostentatoire à la quête de l'intérêt général adjuvant au bonheur des citoyens.

À l'évidence, il faut reconnaître que, le plus important pour Machiavel n'est rien d'autre que la stabilité politique et l'unité nationale gages de l'indépendance et de l'autonomie de son pays vis-à-vis des puissances étrangères. Dans son entendement, l'indépendance du pays signifie l'abandon de toutes prétentions de s'immiscer dans les affaires internes d'un autre pays tout aussi indépendant. Du coup, on pourrait dire avec le Secrétaire Florentin que, l'indépendance des pays consacre le respect de la souveraineté de chaque État. C'est justement, dans l'optique de parvenir au respect de la souveraineté de sa patrie, que le philosophe préconise les méthodes soporifiques et hors d'usage commun.

La solution que propose le machiavélisme pour sortir de la domination est l'engagement : « l'engagement florentin repose sur la valorisation des ressources intrinsèques de l'action. »¹⁸ Autrement exprimé, l'auteur du *Prince* demande vivement au prince et aux citoyens l'esprit de leader, la mentalité de leadership. Pour lui, c'était la seule solution pour aider les Italiens à se développer, à sortir de l'obscurantisme et de l'ignorance. À cet égard, Machiavel prend l'exemple de certains personnages qui ont conduit la destinée de leur peuple grâce à leurs actions, leurs engagements et leurs dévotions. Parmi ces grandes figures historiques : César Borgia qui réussit à sauver la Romagne de la déliquescence, de la ruine, et Moïse, Romulus, Cyrus et Thésée ; leaders mythiques des civilisations hébraïques, romaines, perses et grecques. Pour le secrétaire-philosophe, « la *virtù*, le talent du leader, réside dans la triple capacité

¹⁷ Nicolas MACHIAVEL, *Le prince*, Traduction Jean Anglade, Paris, Librairie Générale de France, 1983, p. 67.

¹⁸Thierry MÉNISSIER, « Machiavel et le management : limites et pertinence d'une affiliation », in *Rue Descartes*, 2017/1 (n°91), pp. 45-61, <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2017-1-page-45-htm>, p. 49.

de dessiner un projet collectif, d'animer l'action d'une communauté humaine qui prend conscience d'elle-même, enfin de produire grâce à elle des effets tangibles dans des contextes d'adversité. »¹⁹ Seul le talent de leader peut permettre à un peuple d'avancer, de progresser.

Alors, il appartient aux dirigeants, aux peuples d'être des Moïse, des Romulus, des Cyrus, des Thésée et des César Borgia pour développer leur pays et leur continent. Nous disons, à cet égard, que les préceptes machiavéliens concernant l'action, l'engagement et le talent de leader méritent d'être soulignés, de par leur pertinence et du fait de leur importance, de leur portée pour les générations contemporaines confrontées à d'énormes défis existentiels. Il faut à la tête de nos États de véritables *virtuosos*, de vrais leaders, en ce sens que le leadership et la bonne gestion sont inextricablement liés.

En plus, en marquant son aversion totale à la politique aventuriste et impérialiste des puissances étrangères qui prenaient en otage son peuple et sa patrie, le Florentin démontre son amour exagéré pour la liberté et le respect des droits de ses concitoyens. En effet, en faisant de la recherche de l'intégrité sociopolitique et territoriale de sa nation son leitmotiv de bataille, c'est assurément parce qu'il est conscient des effets funestes de l'absence de liberté, d'autonomie et de souveraineté d'une part de la plèbe et, d'autre part de l'État.

Pour lui, le simple fait d'inviter ou de laisser les pays étrangers s'ingérer dans les affaires intérieures de l'Italie était une raison suffisante pour maintenir son pays désuni, divisé, étant donné qu'aucun de ces pays n'avait intérêt à l'entente et à l'union des italiens. Effectivement, la France, l'Allemagne et l'Espagne, qui s'étaient déjà unifiés, étaient à la base des guerres fratricides entre les villes d'Italie. (*Voilà le préalable fondamental qui s'impose à l'esprit de Machiavel : il faut unifier l'Italie. Tous les malheurs que le pays a éprouvés depuis une quinzaine d'années viennent d'une sorte de décalage historique : la France et l'Espagne viennent d'achever leur unité, alors que l'Italie, divisée, non seulement est incapable d'opposer un front uni à l'étranger, mais ne cesse de l'attirer chez elle pour le mêler à ses querelles intestines.* N. MACHIAVEL, 1983) En d'autres mots, le Florentin met l'état de désordre, de décadence et de décrépitude de son pays sur le compte de l'invasion des pays voisins, qui violent

¹⁹Idem

systématiquement la liberté et les droits de ses concitoyens. Il est patent que, ce qui préoccupe Machiavel au-delà de ses méthodes narcotiques, c'est incontestablement la liberté et le bonheur des siens. C'est justement pour cette raison qu'il n'hésite pas à rechercher par tous les mobiles la stabilité et le bien-être des citoyens.

Tenant énormément à l'apport considérable que représente le passé pour le présent et le futur, Machiavel s'inspire énormément de ses illustres prédécesseurs, notamment ceux de l'Antiquité. Ainsi, influencé par Aristote et le réalisme de Xénophon, le *duumvir* italien demande à son prince d'adopter une posture qui lui sera bénéfique dans son rapport au peuple. Alors, lui conseille-t-il d'être en parfaite harmonie avec ses sujets. Écoutons plutôt : « Machiavel s'inspire de Xénophon et d'Aristote pour conseiller au prince de vivre en accord avec ses sujets. »²⁰ Les projets du prince doivent s'arrimer aux intérêts communs. Son prince a le devoir de se mettre au service du peuple et non se servir du peuple. Il est tenu d'éviter tout comportement susceptible d'attirer la colère et la haine de la masse. Pour ce faire, il faut éviter aux citoyens les outrages et les injures dans la mesure où lorsqu'ils sont accablés, ceux-ci sont capables du pire. « Je dis donc que le prince, ou la république, qui a peur de ses sujets et qui craint qu'ils se révoltent, n'éprouve ce sentiment que parce qu'il s'est fait haïr. Les mauvais traitements sont la source de cette haine, la cause des mauvais traitements, c'est l'opinion du prince qui croit qu'il aura la force de contenir ses sujets. »²¹ (N. MACHIAVEL, 1952) Les souverains ne peuvent avoir une attitude méprisante à l'égard du peuple, en ce sens que ce dernier représente le meilleur bouclier, ou du moins la meilleure forteresse d'un dirigeant.

De même, le secrétaire florentin demande à son souverain d'être un homme de loi, de parole et de foi. Un homme digne de confiance, et qui ne serait jamais tenter d'abuser, de mentir ou de tromper le peuple. S'il lui arrivait par la force de la *fortuna* de ne pas tenir parole, il doit être à même de le justifier de façon efficiente à son mandant, qui est le peuple. Car, il est mauvais de ne pas respecter ce qu'on a établi comme loi : « je ne crois pas qu'il y ait de moins mauvais exemples dans une république que de faire une loi et de ne pas

²⁰ *Idem*, p. 31.

²¹ Nicolas MACHIAVEL, *Œuvres complètes, Œuvres Complètes*, Introduction par Jean Giono, Édition Établie et Annotée par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, 1952, p. 581

l'observer, surtout si c'est toi qui l'as faite. »²² Pour l'auteur de *Le prince*, tout bon souverain a le devoir de répugner le comportement du moine Savonarole. En effet, Savonarole, pour ses intérêts personnels jugea bon de ne pas respecter les lois qui régissaient la vie de la cité. Ce qui lui valut non seulement le nom de prince indigne, mais aussi accélérât sa chute dans le précipice. Partant d'un tel constat, nous pouvons alléguer que le machiavélisme loin d'être à des années-lumière du bien, du bonheur du peuple en est le sanctuaire même. Alors, tous les dirigeants politiques peuvent s'en inspirer sans modération.

Le machiavélisme se nourrit du respect des droits et liberté des citoyens, et du bonheur de la cité contrairement à ces préjugés ou autres stéréotypes dont il est victime. C'est dire que, « *si on lit le prince avec attention, on verra que Machiavel en se fondant sur des considérations d'intérêt, de sécurité et surtout de puissance militaire, incite le prince à créer les conditions de la république : il faut lutter contre les puissants, protéger les humbles, aimer le peuple et non s'armer contre lui. Qui sait découvrira dans le prince comme dans le discours, les fruits d'une réflexion ardente sur les conditions réelles de la liberté.* »²³ Autrement, la révolution machiavélienne ne prône pas l'oppression ou les scélératesses, mais la reconnaissance des droits des Italiens en particulier, et, en général de tous les peuples. Elle vise à mettre un terme aux différentes classes.

Également, on se rend compte que, Machiavel tout au long de ses œuvres est animé de bons sentiments vis-à-vis du peuple. Il n'a qu'un seul souhait, il en fait même une obsession : le salut du peuple et de l'Italie. Par conséquent, ses vertus purgatives ne visent que la protection et la sécurité des personnes et des biens. Elles ne sont ni contre les populations ni au service des princes. Elles ont pour unique but d'assurer l'ordre, la stabilité contre la délinquance, le brigandage et la punition du crime. Et cela ne fait l'ombre d'aucun doute que la pensée du Florentin ait été la principale source d'influence de plusieurs penseurs notamment « *des révolutionnaires qui, en réaction contre les excès de l'absolutisme monarchique, entend proclamer les droits inaliénables de l'homme face au pouvoir et soumettre l'exécutif*

²² *Idem*, p. 477

²³ Nicolas MACHIAVEL, *Le prince et les autres textes*, Paris, UGE, 1965, p. 9.

à la volonté de la nation ; on la retrouve tout au long du XIXe siècle, au fil de la lutte contre les résurgences de l'absolutisme, et l'épanouissement de la théorie de l'État en droit coïncidera avec l'avènement d'un État libéral qui entend contenir les interventions de l'État dans la vie sociale, au nom du primat accordé à l'individu et des bienfaits présumés de l'ordre « naturel ». « Au cœur de l'État de droit, il y a donc fondamentalement l'idée de limitation du pouvoir, par le triple jeu de la protection des libertés individuelles de l'assujettissement à la nation et de l'assignation d'un domaine restreint de compétences. »²⁴

Comprenons à partir de ces propos que, la doctrine machiavélienne incarne des valeurs républicaines, d'autant plus qu'elle privilégie les Républiques par rapport aux monarchies. Interrogeons-le donc : « les gouvernements populaires, pour avoir une longue durée, ont eu besoin les uns et les autres d'être retenus par des lois. Un prince qui peut tout ce qu'il veut ne fait que des folies, un peuple qui peut tout ce qu'il veut ne fait que des folies. »²⁵ Un respect mutuel s'impose entre le dirigeant et son peuple et cela dans le respect des lois établies dans la Cité. C'est dans cette communauté de destin que l'harmonie peut naître dans la cité. Et, cette thèse sera épousée par Gaston Bouthoul. Écoutons-le plutôt, « Plus tard, le peuple aime et flatta le prince (à cause de ses bienfaits). Plus tard, il le craignit à cause des lois) et le méprisa (à cause de ses injustices). Il devenait déloyal pour avoir traité déloyalement, et perdit confiance, ne recevant que de bonnes paroles non suivies d'effets. »²⁶ Il faut que, la bonne foi anime le dirigeant. Une foi basée sur les lois issues du consensus.

Cette attitude a sans doute influencé la déclaration des Droits de l'Homme, à savoir « tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience. Ils doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ». ²⁷ La paix, que ceux-ci ont perçue dans la pensée machiavélienne, consiste à tirer le citoyen de la solitude en l'intégrant dans le groupe

²⁴ Nicolas MACHIAVEL, *Œuvres complètes*, Introduction par Jean Giono, Édition Établie et Annotée par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, 1952, p.472.

²⁵ Jean-Jacques CHEVALIER, *L'État de droit*, Paris, Montchrestien, E.J.A, 1994, p.55.

²⁶ G. BOUTHOU, *L'art de la politique*, France, Seghers, 1969, p.78.

²⁷ Déclaration universelle des droits de l'homme. www.un.org/fr/documents/ndnu

où la fraternité et l'amour sont de mise. La religion est, pour tout dire, selon Machiavel le ciment, le fondement de la cohésion sociale.

Conclusion

On peut donc arriver à la conclusion qu'il existe un rapport très intime entre droits des citoyens et machiavélisme. La pensée machiavélienne, contrairement à toutes les critiques, les médisances à son égard recèlent les valeurs, les vertus qui font d'elle le creuset de la promotion des droits des peuples. La nécessité d'une appropriation et d'une application du machiavélisme s'inscrit justement dans ce cadre. Car, le machiavélisme est l'exaltation même de la dignité humaine. Il est le creuset des droits des citoyens.

La politique machiavélienne est une panacée pour la promotion de la dignité humaine et des droits des citoyens. Ce qui fait de machiavel un possible précurseur de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen. En effet, le prince machiavélien est porteur des valeurs susceptibles de faire le bonheur de son peuple et de favoriser le bien-être des siens. La pensée de Machiavel appelle à une responsabilité, à une efficacité politique afin de sortir son pays de la ruine et de l'instabilité qui le maintient au plus bas niveau des pays. Dès lors, le machiavélisme peut être d'une grande utilité voire d'une grande nécessité pour tous les continents particulièrement le continent africain qui souffre d'une instabilité politique qui l'éloigne de toutes les considérations humaines. Pour une Afrique en proie à de sempiternelles crises, à l'absence de l'État de droits et à la violation des Droits de l'Homme ; le machiavélisme est la solution idéale. Comme la mandragore, cette plante purgative, le machiavélisme peut sortir l'Afrique de sa mauvaise gouvernance, de son instabilité socio-politique.

Pour Machiavel, ce qui compte c'est « *de subordonner les intérêts particuliers au bien public, le désir de combattre la corruption, la tyrannie et l'ambition, enfin, d'atteindre à la gloire et à l'honneur (...) pour son pays.* »²⁸ Ainsi, en mettant au-devant de toute chose l'intérêt suprême de la nation, la liberté, l'unité et

²⁸ Quentin SKINNER, *Machiavel*, traduit de l'anglais et post face par Michel Plon, Paris, Éditions Ellipses, 2002, p. 18.

l'amour ; Machiavel, est sans aucun doute un précurseur des Droits de l'Homme. Par conséquent, le Florentin peut être qualifié de « *prunelle de Dieu sur terre* »²⁹, car pour lui, il n'y a pas de combat plus noble que celui qui vise le règne de la dignité humaine en tout temps et en tous lieux. La philosophie se veut culture de l'humanisme, de la paix et du don de soi. Machiavel a passé sa vie à partager ses connaissances, ses expériences aux autres. Il a consacré son existence au service de son pays et de son peuple.

L'État machiavélien, pour assurer le bonheur des siens en mettant fin à la ruine, à l'anarchie et au chaos généralisé se devait d'être rigoureux. Sinon, la finalité de toutes ses actions était le bien commun. Il n'était pas dans ses intentions d'abroger les lois morales ou religieuses. Toutes les lois et les théories de Machiavel visaient un idéal : celui d'assurer l'égalité, la sécurité individuelle et collective, la liberté, la paix sociale et l'instauration d'un État de Droit respectueux des Droits des citoyens. Sa politique visait l'élimination radicale de l'injustice et de l'iniquité sociale. Il est évident que, « Machiavel est implacable comme un soleil d'été. C'est l'astre qui rend sa prose cinglante, jetant sur toutes les choses une lumière si crue qu'elle rend les arêtes plus vives. »³⁰ C'est pourquoi, selon nous, pour que prennent fin la dégénérescence de l'humanité, il serait judicieux que les politiques séjournent véritablement dans le philosophe machiavélien. C'est pourquoi, d'ailleurs, il « fut et continue d'être une source d'inspiration majeure pour repenser »³¹ les agissements et l'ordre politique moderne.

Références bibliographiques

Bah Henri, (2010), *Droits de l'Homme au quotidien*, Abidjan, Commission Nationale ivoirienne pour l'UNESCO.

berns, (2001), « L'origine de la loi chez Machiavel » in *L'enjeu Machiavel*, Paris, PUF.

²⁹ Henri BAH, *Droits de l'Homme au quotidien*, Abidjan, Commission Nationale ivoirienne pour l'UNESCO, Janvier 2010, p. 14.

³⁰ Patrick BOURGEON, *Un été avec Machiavel*, Paris, Éditions des Équateurs, 2017, pp. 7-8.

³¹ Sébastien ROMAN, « D'après Machiavel. Pour une conception dynamique de la constitution », in *Droits*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014/1, n° 59, P. 231.

Bourgeon Patrick, (2017), *Un été avec Machiavel*, Paris, Édition des Équateurs.

Chevalier Jean-Jacques, (1994), *L'État de droit*, Paris, Montchrestien, EJA.

Hegel Friedrich, (1977), « La constitution de l'Allemagne (1800-1802) » in *Écrits politiques*, traduit de l'allemand par Michel Jacob, Paris, Champ libre.

Machiavel Nicolas, (1980), *Le prince*, Paris, GF.

Machiavel Nicolas, (1952), *Œuvres Complètes*, Introduction par Jean Grono. Texte présenté et annoté par Edmond Barincou, Paris, Gallimard.

Menissier Thierry, (2017), « Machiavel et le management : Limites et pertinences d'une affiliation », Rue Descartes, n°9, pp. 45-61.

MÉNISSIER Thierry, (2019), « Inactualité de Machiavel ? Retour sur le " machiavélisme " » in *La raison d'État dans les sociétés contemporaines*, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01665509>, pp. 3-4.

Roudier Jérôme, (2017), *Machiavel*, Paris, Ellipses Édition.

Roman Sébastien, « D'après Machiavel. Pour une conception dynamique de la constitution » in *Droits*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014/1, n° 59, pp. 231-250.

Skinner Quentin, (2002), *Machiavel*, traduit de l'anglais et post face par Michel Plon, Paris, Éditions Ellipses.

Spinoza Baruch, (1966), *Traité politique*, traduit par Charles Appuhn, Paris, Garnier-Flammarion.

Therrien et Al., (1989), *Éthique et Politique. Liberté et pouvoir*, Québec, Ed. Gaëtan Morin.

Zakka & Renissier, (2001), *Machiavel*, Paris, PUF.